Représentations sociales

Parution originale : Abric, J.-C. (1987). *Coopération, compétition et représentations sociales* (pp. 59-77). Cousset : DelVal.

L'analyse que nous venons de tenter [1] des principales recherches utilisant le jeu expérimental pour l'étude de l'interaction conflictuelle met donc en évidence le rôle, probablement essentiel, que les représentations sociales jouent dans la détermination du comportement. Paradoxalement, c'est fort tard que la psychologie sociale s'est intéressée aux représentations sociales et il faut attendre la brillante et capitale étude de Serge Moscovici sur la représentation de la psychanalyse (1961), pour voir apparaître la première analyse théorique de ce concept, et en découvrir à la fois la richesse et la complexité. Cette première étude a donné lieu à une importante série de recherches visant à explorer les représentations sociales élaborées à propos de certaines notions, concepts ou situations tels que la culture (Kaës, 1968 ; Larrue, 1970), la santé et la maladie (Herzlich, 1969), la maladie mentale (Jodelet, 1985), le corps (Jodelet, 1984), la justice (Robert & Faugeron, 1978), l'enfance (Chombart de Lauwe, 1979), l'artisanat (Abric, 1984), la ville (Milgram, 1984), le rôle social de la femme (Chombart de Lauwe, 1963), les relations maître-élève (Gilly, 1980), les déplacements et la mobilité (Abric & Morin, 1990) [2], etc. Mais il faudra attendre plusieurs années pour voir apparaître les premières recherches expérimentales qui prennent ouvertement en compte la dimension des représentations sociales pour analyser les phénomènes d'interaction. Il est d'ailleurs intéressant de constater que c'est précisément le domaine des jeux expérimentaux qui offre le premier support à ces analyses (*cf.* Abric, Faucheux, & Moscovici, 1967 ; Apfelbaum, 1967 ; Faucheux & Moscovici, 1968 ; Flament, 1967) avant qu'elles ne s'orientent vers d'autres domaines de la psychologie sociale, essentiellement celui de l'étude des phénomènes de groupe (*cf.* Abric, 1971 ; Codol, 1968 ; Doise & Weinberger, 1972).

1. Référence à la première partie de l'ouvrage dont est issu le chapitre.

2. Cette référence a été modifiée pour prendre en compte que le texte initialement cité n'a pas été publié, mais qu'une autre version de ce texte a été publiée 3 ans plus tard.

Il existe à notre avis deux raisons essentielles à la difficulté de la prise en compte de la dimension des représentations. La première est d'ordre *méthodologique* : l'étude expérimentale des représentations nécessite en effet la mise en œuvre d'outils spécifiques permettant d'une part de recueillir leur contenu, d'autre part d'en analyser leur organisation. Ces outils actuellement n'existent pas. Les questionnaires ou les entretiens restent encore le meilleur support pour saisir les représentations, mais ils ont deux inconvénients majeurs :

1. Ils produisent des *discours*, donc des représentations médiatisées par le langage ;

2. Ils déterminent des résultats non-indépendants du type de questionnement élaboré par le chercheur lui-même.

Par ailleurs, si l'analyse des questionnaires ou des entretiens permet de connaître un univers d'opinion et d'attitude, cette analyse n'est pas encore suffisamment « armée » pour saisir l'organisation complexe, la structure interne et les opérations qui se mettent en œuvre pour produire ou transformer une représentation. II semble d'ailleurs, sur ce dernier point, que les travaux réalisés par Flament (1962), Degenne et Verges (1973) sur l'analyse de « similitude », ceux de Di Giacomo (1981) sur les modes d'analyse multivariées et ceux de Le Bouedec (1984), sont susceptibles de fournir des instruments essentiels à l'étude des représentations.

La seconde raison est d'ordre *théorique*, et résulte de la confusion fréquente entre une approche strictement cognitiviste et une approche par les représentations. II est en effet difficile de saisir au premier abord le saut qualitatif qui sépare ces deux conceptions. En effet, l'approche cognitive suppose bien, comme celle des représentations, l'existence d'un sujet actif, dont les motivations, les attitudes déterminent à la fois le type d'appréhension du monde et les réactions qu'il met en œuvre. Et de ce point de vue la représentation peut être assimilée à une organisation cognitive telle qu'elle est définie par Zajonc (1968), c'est-à-dire « une forme d'interdépendance entre les éléments cognitifs qui a des effets sur la motivation, les attitudes, les affects, les comportements, la cognition ». Mais la notion de représentation dépasse le strict cadre cognitiviste en ce sens qu'elle n'est pas seulement un filtre interprétatif, elle n'est pas la simple application d'une grille, comme le fait fort justement remarquer Herzlich (1972), mais une activité beaucoup plus complexe de restructuration complète de la réalité, où les dimensions psychologiques, sociales, et idéologiques jouent à plein. L'assimilation trop fréquente de la représentation aux stricts phénomènes cognitifs, la méconnaissance de ses aspects spécifiques expliquent en partie qu'elle ne soit pas prise en compte effectivement dans la plupart des recherches actuelles.

Compte tenu de ces difficultés, et de l'assimilation qui est souvent faite entre certains concepts, tels ceux de perception et d'image, avec celui de représentation il nous a semblé utile, avant même de présenter dans le détail cette dernière notion de voir en quoi précisément elle se distingue des deux premières.

1 Images et perceptions

1.1 Images

Si, comme nous l'avons dit, le concept de représentation est relativement récent, par contre, celui d'image a longtemps constitué un support essentiel à l'étude des phénomènes psychologiques « Les images sont des contenus de conscience sensibles, concrets, ayant quelque rapport avec le monde des choses, les objets ou les situations, le réel, et nous le rappelant de quelque manière » nous dit Meyerson (1932, p. 541). Ainsi donc les images sont-elles directement produites par leur objet, elles sont des « sensations mentales, des impressions que les objets, les personnes laissent dans notre cerveau » (Moscovici, 1969).

La première caractéristique de l'image est donc *d'être un reflet*, plus ou moins exact, plus ou moins élaboré, de la réalité extérieure. Elle est donc présentation passive, dans l'immédiat « elle dit le présent » (Château, 1965). Cette conception de « l'image reproduction » présente chez Hume (1739/1912) comme chez Watt (1904), permet de signaler l'importance aussi bien de la mémoire que des phénomènes associatifs dans les processus d'évocation, et d'entrevoir déjà une possible différenciation des images en fonction de variations individuelles, compte tenu de la « différenciation des personnalités » (Galton, 1893).

Par ailleurs, cette évocation n'est jamais entièrement libre et fortuite : l'image agit en vue d'une fin, et elle est donc déterminée non seulement par son objet, mais également par sa visée d'adaptation et de compréhension du monde. De ce point de vue *la fonction essentielle de l'image est la sélection*, le filtrage des informations reçues par le sujet, en vue du maintien d'une certaine cohérence interne, du contrôle par l'individu de ses perceptions et de l'interprétation qu'il en donne.

Enfin, ces images sont *organisées et interdépendantes*. Elles peuvent même être hiérarchisées, comme le signale Brehier (1913, p. 145), certaines d'entre elles (« les images moules ») jouant par rapport aux autres le rôle d'images directrices, commandant l'imagination et ses productions.

Les travaux les plus récents (Denis, 1984 ; Paivio, 1979), donnent à cette notion d'image un rôle central dans le fonctionnement cognitif. En particulier pour Paivio les activités psychologiques sont régies par deux modes de représentation symbolique.

a) Le système des représentations imagées dont le développement est lié à l'expérience perceptive de l'environnement concret, et dont la mise en œuvre est d'autant plus probable que la situation que l'individu doit traiter se réfère à des objets ou à des évènements concrets.

b) Le système des représentations verbales, lié à l'expérience que l'individu a du langage, et supposé moins dépendant du caractère concret ou abstrait de la situation, de sorte que son utilité relative est plus élevée lorsque la tâche devient plus abstraite (Denis, 1984, p. 142).

Il y a donc bien dans la notion d'image les prémisses de ce que nous appelons la représentation, ces prémisses étant essentiellement la notion de sélection et celle d'or-

ganisation. Mais nous verrons que cette conception de l'activité « imageante » est finalement parcellaire, car elle ne rend pas compte de l'activité cognitive complexe qui relie l'individu à la réalité. Elle présente un sujet encore trop passif face à des informations qu'il ne fait pas que recevoir, mais qu'il n'élabore pas lui-même.

1.2 Perceptions

Dans la perspective classique, illustrée par les behavioristes, la perception est un mécanisme analysable en termes d'apprentissage, résultant du fameux schéma [stimulus => réponse] et excluant donc l'importance des phénomènes mentaux. Seuls l'observable et le manifeste sont pris en compte comme dimensions essentielles, et la dimension cognitive, symbolique, est niée comme source et causalité. Ce courant théorique est donc strictement contradictoire avec l'utilisation de la notion de représentation. Par contre, nous allons voir apparaître dans les théories de la perception élaborées en réaction au behaviorisme, les premiers éléments qui introduisent directement à cette notion.

La *psychologie de la forme* tout d'abord : l'apport essentiel du courant gestaltiste résulte en la considération que la perception est une activité, qu'elle est régie par un certain nombre de principes d'organisation. Fondamentalement la perception organise le monde comme un tout, c'est-à-dire comme un ensemble qui dépasse la somme de ses parties, parties par ailleurs fortement interdépendantes puisque le changement de l'une produit un changement de la perception de l'ensemble de lui-même. Dès lors, c'est *au niveau de l'objet de la perception* que se situe le point central de la compréhension, et ce sont les caractéristiques de cet objet, sa structure interne et ses propriétés qui permettront de saisir la signification du comportement du sujet. Le sujet percevant en lui-même devient secondaire puisque déterminé par les lois de construction de son environnement. Avec la psychologie de la forme apparaît donc l'idée que *l'objet* de la perception, le stimulus, a sa propre organisation, ses propres lois et que ces éléments sont essentiels parce qu'ils impliquent une réaction du sujet non pas à un stimulus indifférencié, mais déjà construit et source d'interprétations, d'inductions ou d'illusions.

Avec la *phénoménologie*, c'est l'autre terme de la relation, c'est-à-dire le sujet lui-même qui va être investi d'un pouvoir important dans les phénomènes perceptifs. Pour Merleau-Ponty, la perception n'exprime pas une quelconque réalité objective et analysable à partir d'un concret, elle exprime tout au contraire le sujet lui-même et son engagement personnel et subjectif dans le monde, c'est un « compte-rendu du monde vécu ». « Tout ce que je sais du monde, même par science, je le sais à partir d'une vue mienne ou d'une expérience du monde sans laquelle les symboles de la science ne voudraient rien dire » (1945, p. 11). Dès lors, c'est au niveau du sujet et de la relation de ce sujet au monde que se situent les phénomènes centraux. La phénoménologie donne au sujet lui-même un rôle d'organisateur et de constructeur de sa propre réalité, son expérience subjective immédiate étant la source essentielle de son savoir. « Tout phénomène psychique contient en soi quelque chose à titre d'objet, mais chacun le contient à sa façon » (Brentano, 1944, p. 102).

Nous retrouvons en partie cette centration sur le sujet dans bon nombre de recherches de psychologie sociale sur le rôle des stéréotypes et des préjugés (Allport & Postman, 1948), comme dans « la psychologie projective » (*cf.* Anzieu, 1960). Pour ce dernier courant, la perception est fondamentalement une projection du sujet dans l'objet, et le produit de la perception est directement déterminé par l'univers intime ou inconscient du sujet. La perception est donc avant tout signification, directe ou masquée, de la relation de l'individu à l'environnement. Elle est soumise aux mécanismes de défense du moi de l'individu. L'idée importante aussi bien chez les phénoménologues que chez les théoriciens de la projection, est que le sujet a un rôle actif et essentiel et que ses perceptions résultent d'une importante activité subjective, liée à ses besoins, ses motivations, ses attitudes, ses sentiments, ...

Avec Bruner (Bruner, Goodnow, & Austin 1956), la perception est envisagée comme une activité mentale de reconstruction de la réalité, où le sujet et l'objet sont présents et interdépendants. Le stimulus lui-même joue en effet un rôle dans cette reconstruction, car il produit un ensemble d'informations (inputs), informations qui ont pour le sujet valeur sémiotique : ce sont des signes ou des symboles à décoder et comprendre. Face à cette « activité » du stimulus le sujet développe une activité symétrique de décodage, rendue possible par la mise en œuvre d'un système classificatoire qui permet le tri et l'interprétation des informations produites par le stimulus.

Nous sommes avec Bruner et les cognitivistes dans une problématique proche de celle des représentations : en posant le rôle capital du codage et du système de catégorisation l'approche cognitive réinvestit le *symbolique* comme dimension importante de l'interaction sujet-objet, elle marque l'importance de *l'activité* du sujet dans la perception, et nous verrons précisément que la représentation repose ou résulte de cette activité. Il n'en reste pas moins qu'en se centrant trop exclusivement sur cette activité du sujet, les cognitivistes tendent à produire une conception d'une activité mentale et de processus symboliques où les dimensions sociales sont escamotées. La notion de représentation permet de dépasser cette lacune.

Ce rapide survol historique des théories de la perception nous semble bien traduire une évolution de la problématique dans le sens de la prise en compte des différents éléments qui constituent la réalité, débouchant avec les théories cognitives sur une première tentative d'appréhension plus globale des phénomènes. La notion de représentation s'inscrit dans ce courant et constitue le débouché naturel de l'approche cognitive stricte.

2 La notion de représentation

Les notions d'image et de perception reposent sur une distinction marquée entre le sujet qui imagine ou perçoit et l'objet qui est imaginé ou perçu. Même lorsqu'on souligne l'interdépendance du sujet et de l'objet, ces deux éléments restent distincts et différenciés. La notion de représentation supprime cette dichotomie en posant « qu'il n'y a pas de coupure entre l'univers extérieur et l'univers intérieur de l'individu (ou du groupe), que le sujet et l'objet ne sont pas foncièrement distincts » (Moscovici, 1969, p. 9). La représentation est donc un tout, où l'objet et le sujet sont présents, indistinctement liés et interdépendants. Nous pouvons à partir de ce point de vue,

poser la définition suivante : *La représentation est le produit et le processus d'une activité mentale par laquelle un individu ou un groupe reconstitue le réel auquel il est confronté, et lui attribue une signification spécifique.*

Cette signification résulte directement des attitudes et des opinions, conscientes ou non-conscientes, développées par l'individu ou le groupe. La représentation est donc un reflet non pas de l'objet lui-même, *mais des relations* complexes, réelles et imaginaires, objectives et symboliques, que le sujet entretient avec cet objet. Ces relations font de la représentation *un système symbolique organisé et structuré* dont la fonction essentielle est l'appréhension et le contrôle du monde par le sujet, en lui permettant de le comprendre et de l'interpréter. Par là la représentation permet l'adaptation du sujet et elle sera un élément essentiel pour guider ses comportements.

2.1 La représentation comme produit

En tant que produit de l'activité mentale dont nous venons de parler, la représentation constitue un univers d'opinions et de croyances, organisées autour d'une signification centrale, et par rapport à un objet donné. La représentation nous permet de saisir le réel construit, à un moment donné et pour un individu donné, le réel représenté. On peut ainsi fixer, mais cette fixation est toujours provisoire et contingente, l'univers de référence de l'individu ou du groupe. L'étude de la représentation-produit est donc d'abord descriptive, et elle repose sur le repérage des deux dimensions essentielles de la représentation : ses éléments constitutifs et son organisation (sa structure interne).

2.1.1 Les éléments constitutifs de la représentation

Ce sont d'une part les *informations* relatives à l'objet et en possession de l'individu, d'autre part *ses attitudes* et opinions. Ces attitudes et opinions constituent ce que Moscovici appelle la « clé de voute » de la représentation. Ce sont en effet elles qui introduisent dans la représentation une dimension normative, évaluative, à partir de laquelle les informations sont pondérées, évaluées, voire scotomisées par le sujet. Tout élément d'information est évalué dans la représentation, situé par et en fonction de l'attitude du sujet. C'est en ce sens que nous pouvons dire que la représentation est bien non le reflet de l'objet, mais un remodelage de la réalité en fonction des positions de celui qui la produit.

2.1.2 La structure interne de la représentation

Cet ensemble d'informations, d'attitudes et d'opinions est par ailleurs organisé et chaque élément de l'ensemble ne prend de signification qu'en fonction de sa place dans la structure, et des éléments qui sont en relation avec lui. L'analyse de la représentation nécessite donc le repérage des *éléments centraux de la représentation.*

Nous appelons élément central tout élément qui joue un rôle privilégié dans la représentation en ce sens que les autres éléments en dépendent directement, car c'est par rapport à lui que se définissent leur poids et leur valeur pour le sujet. Cet élément central peut être par exemple une attitude fortement marquée du sujet par rapport à l'objet de la représentation, attitude qui donne dès lors une signification particulière à toutes les informations que le sujet reçoit et intègre. Une information importante pro-

venant de l'objet peut bien entendu jouer également ce rôle central si son apparition, par les significations qu'elle implique remet en cause la structure et la valeur pour le sujet des éléments qui constituaient la base de sa représentation. C'est en ce sens que la représentation s'inscrit dans une perspective dynamique et qu'elle est directement liée à l'évolution et à la transformation du champ social global dans lequel s'articule la relation du sujet à l'objet.

La représentation-produit résulte à la fois de la réalité de l'objet, de la subjectivité de celui qui la véhicule, et du système social dans lequel s'inscrit la relation sujet-objet. Elle est le lien, nécessaire à l'action, entre l'objet et l'opinion qui lui est attachée. Toute représentation produit une vision globale et unitaire de l'objet et du sujet. Elle restructure la réalité pour permettre une intégration à la fois des caractéristiques de l'objet, des expériences antérieures du sujet et de son système d'attitudes et de normes (*cf.* Moscovici, 1986).

2.2 La représentation comme processus

Nous emprunterons à Serge Moscovici (1961) son schéma explicatif de la dynamique de la constitution d'une représentation. Outre l'intérêt même de ce modèle, qui reste à l'heure actuelle unique, il offre l'avantage d'avoir été validé aussi bien par les travaux de l'auteur que la psychanalyse que par ceux de Herzlich sur la santé et la maladie (1969). Trois phases successives permettent d'aboutir à la représentation.

1ère phase : De l'objet au modèle figuratif

Comme l'ont montré la plupart des travaux sur la perception, l'individu n'enregistre qu'une partie des informations que la réalité lui procure, et les mécanismes cognitifs classiques – sélection, tri, scotomisation, simplification, égocentrisme, rigidité, cohérence – constituent l'essentiel de la première phase de constitution d'une représentation. Outre ces mécanismes déformants joue également une décontextualisation des éléments perçus : les éléments d'informations reçus de l'objet dans un contexte particulier vont être retenus et utilisés sans référence au contexte qui les a produits. Ils en acquièrent donc une autonomie plus grande qui en augmente la liberté d'utilisation pour le sujet.

Ces divers éléments d'information sélectionnés et décontextualisés peuvent dès lors être réorganisés en une nouvelle production spécifique, qui va constituer le noyau de base de la future représentation. Ce noyau de base ou « modèle figuratif » ou « noyau imageant » a un caractère encore très simple, il est concret, imagé et cohérent. II est constitué de quelques éléments simples, organisés autour d'une signification centrale. Le noyau de base, élément fondamental, a pour fonction essentielle l'organisation de la représentation.

Bien que nous n'en soyons qu'aux prémisses le fondement même de la représentation est en place avec le modèle figuratif. Déjà ce modèle figuratif exprime l'activité de sélection du sujet (tri des informations reçues), du groupe social (tri des informations envoyées au sujet, valeurs sociales affectées à ces informations), de l'objet lui-même (tri des informations émises par l'objet, compte tenu de son propre système d'émission par exemple).

2e phase : Du modèle figuratif à l'instrument de catégorisation

Le modèle figuratif ainsi constitué prend dès lors un statut d'évidence ou de « réalité du sens commun ». Cessant d'être une réalité purement abstraite le noyau imageant apparait non plus comme une image construite par le sujet, mais comme la réalité même. Dès lors, c'est ce noyau imageant qui va déterminer la relation du sujet à l'objet et son dialogue avec la réalité. En particulier il va fournir un cadre d'interprétation et de catégorisation pour les nouvelles informations susceptibles de parvenir au sujet. L'existence du noyau de base produit une orientation des perceptions et des jugements visant la conformité au modèle constitué.

3e phase : De l'instrument de catégorisation au modèle actif

Le modèle figuratif, après avoir pris statut d'évidence pour le sujet, peut dès lors se replonger dans la réalité en constituant un cadre de conduite : le contenu du noyau imageant devient « contenu actif servant à diriger la conduite et à donner un sens aux évènements ». Nous sommes dans une phase essentielle où la représentation va se compléter et se moduler par rapport à la réalité sociale et concrète. Les éléments d'informations parvenant au sujet vont se constituer autour du noyau imageant, et en fonction du système d'interprétation et de catégorisation qu'il a engendré. L'activation du noyau imageant – « l'ancrage » dit Moscovici – constitue alors autour de ce noyau tout un réseau de significations, et une hiérarchie fonctionnelle des éléments constitutifs de la représentation. La représentation s'élabore comme système cohérent, adaptatif et régulé par l'interprétation ou la transformation des données extérieures. Les objectifs de ce système sont doubles :

— Donner une signification aux évènements et informations ;
— Orienter le comportement de l'individu.

Dans les deux cas, la fonction essentielle du modèle actif ainsi constitué est une fonction d'orientation. Cette orientation résulte :

— Des caractéristiques du noyau imageant ;
— De l'environnement extérieur et des pressions sociales, médiatisés par le système d'interprétation mis en place dans la représentation.

4e phase : La représentation

Au terme de ce processus, la représentation apparaît comme constituée. Elle est un système cohérent et hiérarchisé, organisé autour du noyau imageant, elle est une vision du monde. Mais une vision fonctionnelle et normative permettant à l'individu de donner un sens à ses conduites, de comprendre la réalité à travers son propre système de référence, et de développer une activité d'assimilation et d'appropriation de cette réalité.

Les éléments essentiels qui vont permettre le maintien de la fonctionnalité du système sont les outils fondamentaux produits et intimement liés à la représentation :

— Un *système d'interprétation* dont découlent les significations attribuées aux informations, mais également les attentes et anticipations développées par le sujet. Le décodage dans la représentation est à la fois inductif et déductif.

— Un *système de catégorisation* qui aboutit à la constitution pour le sujet d'une typologie des personnes ou des évènements, instrument essentiel de la représentation, marqué par sa signification centrale, et permettant d'organiser et de structurer l'environnement dans un cadre cognitif et idéologique cohérent et non-contradictoire avec celui du sujet.
— Un langage spécifique ou « langage thématique » (Moscovici, 1961) : la représentation appelle et nécessite la mise en œuvre d'un langage qui lui est propre et qui vise « à répondre aux exigences du changement et de la remise en ordre de l'état des choses » (Moscovici, 1961, p. 335). La nature et le type de mots utilisés, le vocabulaire et son étendue sont également des symptômes de la représentation et un moyen de la consolider.

La représentation est donc, comme nous l'avons vu en étudiant le mécanisme de sa constitution, issue et dépendante des mécanismes cognitifs « classiques ». Par son système de catégorisation et d'interprétation, elle est bien en effet un « filtre interprétatif », un instrument de décodage orienté de la réalité. Mais elle déborde largement le plan cognitif en ce sens qu'elle est une production originale, un remodelage complet de la réalité, une réorganisation de type cognitif, mais où les connotations idéologiques personnelles (attitudes, opinions) ou collectives (valeurs, normes) prennent une place essentielle aussi bien dans le produit que dans le mécanisme même de sa constitution (*cf.* Moscovici, 1986).

3 Caractéristiques d'une représentation

Toute représentation est constituée de trois éléments fondamentaux : un noyau central, un ensemble d'informations, d'attitudes et de croyances organisé autour de ce noyau central, et un système de catégorisation.

3.1 Le noyau central

Dès les premiers travaux de l'école cognitive l'idée qu'un certain nombre d'éléments de l'environnement jouent un rôle prépondérant dans la vision du monde du sujet était formulée. Étudiant par exemple les processus d'attribution Heider (1927), relève que : « Les individus tendent à attribuer les évènements qui surviennent dans leur environnement a des « noyaux » unitaires, conditionnés de façon interne et qui constituent pour eux « Les centres de la texture causale du monde » (*cf.* Deutsch & Krauss, 1972, p. 33), ou le « noyau causal de l'environnement » (*cf.* Heider, 1958).

Cette caractéristique de la psychologie naïve, ou de la psychologie du sens commun qu'Heider s'efforce d'étudier est fondamentale, car c'est l'existence de ce noyau causal qui donne finalement une signification à l'ensemble des évènements et qui par là permet une vision cohérente. On retrouve dans le processus de constitution des représentations que nous venons de décrire cette caractéristique que : le « noyau imageant » est ce par quoi la représentation se constitue et s'organise en un ensemble cohérent. II est donc le noyau générateur de la représentation, son fondement même. Si nous voulons alors passer du processus au produit : *nous appellerons noyau central d'une représentation constituée tout élément – ou ensemble d'éléments – qui donne à cette représentation sa signification et sa cohérence.* Autrement dit, le noyau central

d'une représentation est le fondement même de la structure et de la nature de la représentation. C'est lui qui détermine le poids de chaque élément constitutif de la représentation, sa valence (c'est-à-dire sa valeur pour le sujet) et le type de relation qu'il entretient avec les autres éléments. Toute étude des représentations doit donc viser le repérage de ce noyau central.

Si d'ailleurs bon nombre de chercheurs s'accordent sur ce point le problème reste de déterminer ce qui constitue ce noyau central, quels sont les éléments qui en font partie.

Pour Sherif et Sherif (1965) c'est l'item le plus « acceptable » pour le sujet, c'est-à-dire l'information qui pose au sujet le moins de problèmes, tant du point de vue de la connaissance que du jugement qui est porté par lui.

Pour Chombart de Lauwe, Huguet, Perroy Elia et Bisseret (1963) ce qu'ils appellent le « noyau statique » autour duquel se constituent les représentations est constitué par des stéréotypes à forte valeur affective.

Il nous semble pour notre part que la nature du noyau central dépend à la fois :

a) De caractéristiques individuelles du sujet et en particulier de la nature de son implication avec l'objet de la représentation et de ses attentes ;

b) Des caractéristiques plus proprement sociales de l'objet, c'est-à-dire sa relation avec les normes et valeurs du système social dans lequel il baigne ;

c) De la finalité de la situation dans laquelle s'inscrivent le sujet et l'objet, et des objectifs explicites ou implicites du sujet qui élabore la représentation.

On peut distinguer deux dimensions fondamentales de ce noyau central, qui seront d'ailleurs les dimensions de la représentation :

— Une *dimension fonctionnelle :* qui, si elle est prépondérante, privilégie dans la représentation les éléments directement perçus comme pertinents pour l'efficacité et l'action.
— Une *dimension normative :* susceptible de privilégier des jugements, stéréotypes, opinions admis par le sujet ou le groupe dans lequel il s'insère.

L'analyse du noyau central et des éléments qui le constitue est donc à même de révéler le type d'implication du sujet dans la réalité. C'est en ce sens que la représentation est en elle-même un signe, un indicateur qui témoigne de la relation du sujet à son environnement, de sa nature et de ses connotations affectives, cognitives et idéologiques.

Il n'en reste pas moins qu'en l'état actuel de la méthodologie de l'étude des représentations, le repérage du noyau central d'une représentation rencontre des difficultés considérables. On peut cependant penser en termes opératoires que dans l'ensemble organisé d'éléments que constitue une représentation, le, ou les éléments centraux seront ceux dont la suppression entraînerait une totale désarticulation de la structure :

— Soit en supprimant les relations entre les éléments (le noyau central constituant le lien entre ces éléments : rôle unificateur et stabilisateur).

— Soit en transformant la signification même des éléments (le noyau central constituant ce par quoi les éléments prennent un sens spécifique : rôle générateur).

Les travaux de Flament (1981) nous semblent pouvoir fournir à terme un instrument de repérage de ces noyaux centraux : en effet les relations de proximité et de similitude entre des items sont susceptibles de démasquer dans un univers d'opinion, des « paquets » d'items fortement reliés entre eux et constituant probablement le ou les noyaux centraux des représentations. Mais ici encore n'en sommes-nous qu'aux ébauches d'une approche formelle des représentations, dont la nécessité se fait de plus en plus sentir.

3.2 Les autres éléments de la représentation

Toute représentation, nous l'avons dit, est un ensemble organisé. Dans cet ensemble coexistent donc des sous-ensembles eux-mêmes organisés et qui se réfèrent à l'un des éléments constitutifs de la représentation globale. Codol (1972) par exemple montre que dans les situations de travail en groupe qu'il étudie, la représentation globale de la situation est sous-dimensionnée par les représentations des éléments présents dans la situation : soi, autrui, le groupe et la tâche. Dès lors, et si effectivement c'est la représentation globale de la situation qui est visée, se pose le problème de l'articulation et de la pondération des différentes sous-dimensions.

Bien que l'étude de ces relations internes dans le système de représentation n'en soit qu'à ses prémisses, il nous semble possible de repérer un certain nombre de principes, que l'expérimentation a pu valider dans des situations spécifiques – mais dont la valeur générale reste encore à démontrer, et qui permettent de définir le poids et le rôle des différents éléments :

— Il apparaît que plus un élément particulier à un caractère global, plus il est est à même d'influencer la représentation dans son ensemble (Codol, 1972).
— D'autre part, il semble que les éléments les plus riches du point de vue de l'information (c'est-à-dire ceux qui permettent de réduire l'incertitude) sont stockés et intégrés en priorité (Pailhous, 1971), quand la représentation a un caractère strictement fonctionnel.
— Comme Asch (1946) l'a montré pour les phénomènes perceptifs, on peut définir une centralité relative des différents éléments de la représentation. Les éléments les plus centraux (c'est-à-dire ceux dont le rôle sera plus déterminant) sont ceux qui correspondent à la *norme de la situation* telle qu'elle est perçue par le sujet. Si par exemple la norme est de réaliser une tâche, ce sont les éléments liés à cette représentation de la tâche qui seront centraux (*cf.* Codol, 1972). Si la norme avait été de communiquer en groupe, ce sont les dimensions de la représentation liées au groupe qui lui auraient été substituées. C'est donc l'importance fonctionnelle de l'élément qui définit sa place dans la représentation.
— En relation avec cette dernière constatation, Codol (1972) observe que dans les situations où le sujet est personnellement impliqué dans la relation, les dimensions liées à « soi » occupent la position centrale dans le système de

représentation – ce qui d'ailleurs apparaît inévitable compte tenu du matériel et de la situation utilisés – mais de surcroît que tout individu a tendance à se constituer une représentation de soi selon laquelle il se perçoit toujours plus en harmonie que les autres avec les normes et les exigences de la situation.

L'ensemble des considérations que nous venons de présenter, malgré leurs aspects partiels, nous permet de mieux définir ce qu'est une représentation : c'est bien un univers d'opinions organisé sur lequel s'exercent :

— Une *opération de pondération* qui permet de définir l'importance de chaque élément. Cette pondération reposant sur des considérations fonctionnelles et normatives, d'un point de vue individuel et collectif.
— Une *opération de sélection* ou de transformation visant les éléments non conformes à l'attitude générale qui sous-tend la représentation, opération de régulation permettant à la représentation de se maintenir en face d'un environnement changeant. Celle opération utilise en particulier le système de catégorisation lié à la représentation.

3.3 Le système de catégorisation

Nous nous arrêterons assez longuement sur le système de catégorisation mis en œuvre dans la représentation dans la mesure où il nous semble être l'outil essentiel de la dynamique de constitution, de maintien ou d'évolution de cette représentation. Nous pouvons dire en effet que si le propre d'une représentation est de produire un système de catégorisation, elle en dépend elle-même puisque c'est à partir du système de catégorisation pré-existant chez l'individu ou dans l'environnement social qu'elle peut apparaître et se constituer.

3.3.1 Fonction du système de catégorisation dans la représentation

La fonction centrale de la catégorisation est de permettre la découverte, la compréhension et l'organisation de la réalité. L'environnement de l'individu est trop complexe pour être assimilé et perçu directement. La première fonction de la catégorisation est donc la *réduction* de cet environnement, par son découpage et son regroupement en grandes catégories dont le maniement est plus simple, le nombre moins étendu.

Cette réduction permet par ailleurs une *systématisation* de l'environnement. Le système de catégories instaure en effet un ordre dans la réalité. La catégorisation découpe et organise le réel, et par là lui donne une certaine structure facilitant la prise de connaissance et le contrôle des phénomènes. Cette systématisation garantit par ailleurs les possibilités de *communications* et leur efficacité. Instrument de communication la catégorisation est parallèlement un instrument *d'orientation*, un guide directeur pour le comportement.

Enfin la catégorisation permet la *cohérence interne* de la représentation, et surtout le maintien dans le temps de cette cohérence. Car l'existence de catégories produit une nécessaire activité du sujet : cette activité d'appropriation du réel à travers un système pré-établi entraîne un processus de filtrage des informations, ou même une

réinterprétation d'informations apparemment contradictoires et qui doivent donc être transformées pour trouver leur place dans le système cognitif du sujet.

L'information que le sujet reçoit ne pouvant être traitée que si certains schèmes cognitifs sont déjà en place, la nature même de ces schèmes produit elle-même en quelque sorte le type d'informations utilisé par le sujet. C'est en ce sens que la représentation, comme le signale Moscovici (1969), se donne d'emblée et indifférencie le stimulus et la réponse.

3.3.2 Les processus mis en œuvre dans la catégorisation

Sans avoir l'ambition de présenter l'ensemble des processus de la catégorisation, d'ailleurs fort bien analysés par Tajfel (1972), nous allons voir ceux qui à notre avis jouent pleinement dans la représentation.

Processus d'analogie

C'est pour Moscovici (1961) un des processus fondamentaux de la représentation. Il consiste à regrouper dans une même catégorie des éléments et éclaire par là les « caractéristiques représentées » de ces éléments, c'est-à-dire les liens qui unissent dans le système de représentation les éléments entre eux. Ce processus repose pour Moscovici sur la *généralisation* d'un élément ancien à un élément nouveau, par la modification de son contenu. Les éléments ainsi regroupés « s'éclairent mutuellement », et par là permettent de « contrôler et d'anticiper le contenu qui en résulte » (*ibid.*, p. 384). L'analogie entraîne de surcroît une *économie d'information* et facilite donc la valeur fonctionnelle de la représentation. Ce processus permet donc l'intégration dans un système organisé d'informations indépendantes (fonction d'organisation) et le contrôle de l'évolution de la représentation en offrant le moyen d'intégrer dans la structure existante et sans la transformer toute information nouvelle (fonction de régulation).

Processus d'inférence

Bruner (1957) le décrit comme le processus qui permet d'aller « au-delà de l'information fournie », et qui aboutit à une accentuation des similitudes ou des différences entre les objets, de façon à permettre leur affectation univoque dans une catégorie pré-établie. L'aspect du processus consiste à affecter à un objet catégorisé l'ensemble des caractéristiques associées à cette catégorie. Nous voyons que comme l'analogie l'inférence aboutit à un *remodelage* de l'objet visant son intégration dans le système cognitif du sujet, remodelage qui s'effectue soit par l'accentuation des informations en provenance de l'objet, soit par l'accentuation de certaines de ces caractéristiques, soit enfin par leur réinterprétation pure et simple.

Processus d'anticipation

Lorsqu'un individu s'attend à disposer d'une information sur un objet nous dit Zajonc (1968), il met en œuvre un système de catégorisation qui va lui permettre de médiatiser sa relation avec l'information. En particulier l'individu met en œuvre certaines catégories en fonction de ce qu'il s'attend à recevoir ou de ce qu'il a transmettre, et en fonction de la personne avec qui il pense communiquer (*cf.* Zajonc, 1955, 1960). Le système de catégorisation est donc à la base de l'organisation des informations

émises ou reçues par l'individu. L'anticipation actualise la catégorisation, comme la catégorisation facilite et détermine le type d'anticipations que le sujet produit.

Là encore se retrouve l'interdépendance de la représentation et de son système de catégorisation : c'est parce que l'existence de catégories favorise et induit des anticipations que la représentation est déterminée par la catégorisation. Mais c'est aussi parce que la représentation est elle-même instrument d'anticipation qu'elle détermine la création d'un système de catégories adéquates à son projet.

Processus de compensation

C'est le processus par lequel un individu vise à maintenir à l'intérieur d'un système donné une cohérence interne à son discours ou à ses représentations, il correspond donc à un « besoin d'unification intellectuelle » (Moscovici, 1961). Le processus de compensation est un processus qui vise le maintien du système existant, en évitant ou limitant les contradictions, et la cohérence cognitive du sujet.

Si ce dernier processus, la compensation, déborde largement le cadre strict des processus mis en œuvre dans la catégorisation, puisqu'il porte sur l'ensemble du discours et du cheminement intellectuel de l'individu, il n'en reste pas moins dans les phénomènes de représentation un processus essentiel de régulation entre l'attitude du sujet, les informations dont il dispose et la représentation qu'il élabore.

Quels que soient les processus mis en œuvre, leur caractéristique commune est qu'ils manifestent une activité complexe et cohérente du sujet face à son environnement. Ainsi permettent-ils de justifier cette conception de la représentation : une activité de reconstruction mentale de la réalité par un individu.

3.4 Les caractéristiques et la dynamique évolutive des représentations

La caractéristique fondamentale de la représentation est donc finalement d'être un processus de reconstitution de l'objet. Dans ce processus les caractéristiques de l'objet comme celles du sujet jouent un rôle.

L'objet tout d'abord par ses caractéristiques propres – son organisation, sa complexité – par les informations qui lui sont attachées et par ses connotations sociales détermine en partie le processus de son assimilation.

Le sujet ensuite, par cette activité complexe de décodage et d'attribution d'une signification, par les anticipations qu'il développe, par les interprétations ou les distorsions qu'il formule, est tout entier présent dans les représentations qui sont les siennes. Présent par son système cognitif, présent par ses réactions affectives et personnelles, présent également par sa dimension sociale et les références idéologiques qui le détermine.

La représentation est bien une modalité de connaissance particulière, où questions et réponses sont si étroitement mêlées et interdépendantes qu'il est impossible de déterminer qui est premier, du stimulus et de la réponse. Dans la représentation le stimulus et la réponse sont donnés comme indifférenciés dans leur rôle. C'est l'analyse globale des relations du sujet avec son environnement – relations nécessairement

médiatisées par la représentation – qui permettra de mieux comprendre la dynamique du comportement.

Il nous reste à dire quelques mots sur les processus d'évolution et de transformation des représentations. Dans la mesure où ces représentations sont des états organisés, stables et relativement équilibrés, toute transformation de l'un des éléments de la relation – sujet ou environnement – entraîne une transformation de la représentation dans le sens du rétablissement de l'équilibre ainsi compromis. C'est pourquoi toute transformation de la représentation portera prioritairement sur la *transformation des éléments périphériques*, sans que le noyau central soit remis en cause. Car la remise en cause du noyau central entraînerait une transformation complète de tout le système, un bouleversement complet de l'univers d'opinions du sujet. L'évitement de cette remise en cause, comme le principe d'économie qui régit la plupart des phénomènes cognitifs, interdisent donc une transformation du noyau central tant que les éléments nouveaux peuvent être intégrés au prix d'une transformation mineure des éléments périphériques.

Par ailleurs, et compte tenu du même principe, on peut dire – et ce résultat est observé par Codol (1972) – que la transformation d'une représentation s'opèrera en essayant d'atteindre et de remettre en cause le *plus petit nombre possible d'éléments* de la représentation initiale.

Enfin, et dans la mesure du possible, ces transformations s'opéreront d'abord par un changement des pondérations affectées aux éléments et non à la structure même qui unit ces éléments entre eux. Dans tous les cas l'évolution d'une représentation s'opérera avec comme objectif central le maintien d'une certaine cohérence interne qui garantit l'identité et la continuité du sujet lui-même.

La transformation réelle et effective d'une représentation ne s'opérera donc que lorsque ce seront les éléments du noyau central eux-mêmes qui seront mis en cause et ne pourront se maintenir.

Signalons qu'une recherche récente de Moliner (1987) confirme expérimentalement notre hypothèse : travaillant sur la représentation du groupe. Moliner montre en effet que c'est bien la transformation d'un élément du noyau central qui entraîne un changement effectif de la représentation, la transformation d'éléments périphériques ne produisant aucune modification importante de la représentation. Nos travaux actuels s'efforcent par ailleurs (*cf.* Abric, 1989) de montrer et de prouver expérimentalement l'existence et les caractéristiques du noyau central d'une représentation.

4 Les représentations sociales

Parce que précisément nous n'avons délibérément pas utilisé ce terme jusqu'à présent, afin de pouvoir en étudier dans le détail sa signification, il nous faut nous pencher sur ce qu'est une représentation « sociale ».

Pour Durkheim (1898), qui semble être le premier à avoir utilisé ce concept, les représentations sociales sont la marque et l'instrument de la pensée collective. Elles sont produites par l'interaction entre les « consciences élémentaires », mais les débordent

largement. La représentation sociale est donc un ensemble organisé et spécifique, qui ne résulte pas de la sommation des représentations individuelles. Cette représentation est donc extérieure au sujet qui la reçoit passivement, l'individuel et le collectif sont séparés et constituent deux mondes distincts régis par leurs lois propres. Préfigurant la réalité en lui donnant une signification bien établie la représentation sociale est finalement pour l'individu la réalité même. Elle organise par avance la nature des perceptions et leur catégorisation, et ne fait appel aux faits que pour valider et confirmer son propre système. Elle peut être comprise à travers ses quatre propriétés fondamentales : stabilité de configuration, autonomie, inadéquation relative à l'objet, efficacité comme guide des comportements sociaux (*cf.* Durkheim, 1927). Mauss malgré ses critiques du concept durkheimien de « conscience collective », retrouve et complète cette notion de représentation collective, en la reliant plus nettement à celle « d'opinion » : « Tout se passe dans la sphère de l'opinion publique ; mais celle-ci est proprement ce que nous appelons le système des représentations collectives. Les faits sociaux sont donc des causes parce qu'ils sont des représentations ou agissent sur des représentations. Le fond intime de la vie sociale est un ensemble de représentations » (Fauconnet & Mauss, 1901, p. 18).

Il nous semble pour notre part incontestable que toute représentation est sociale, en ce sens qu'elle est directement influencée par l'ensemble des conditions historiques, idéologiques et économiques de sa production et de son élaboration.

Les représentations sociales visent bien à refléter la réalité ou l'objet, mais afin de former un ensemble cohérent et structuré où ce « réel construit » s'articule avec les expériences antérieures du sujet, ses attitudes et sa situation sociale. Elles résultent donc d'un processus de médiation ou d'équilibration entre d'une part les forces et les *contraintes sociales*, et d'autre part, les forces et *mécanismes psychologiques*. Et ces mécanismes psychologiques, autant que les mécanismes socio-économiques qui régissent les structures sociales, jouent un rôle actif dans la constitution et la dynamique des représentations sociales. Ces représentations sont des « constructions mentales de l'objet, non séparables de l'activité symbolique du sujet, elle-même solidaire de son insertion dans le champ social » (Herzlich, 1972, p. 306). Les représentations sociales sont des « organisations psychologiques particulières » et non des productions idéologiques strictes et s'imposant au sujet, elles manifestent l'interaction entre l'individu et le groupe et son environnement social, et permettent ainsi de définir un individu social ou un groupe dans leur spécificité (*cf.* Herzlich, 1972).

4.1 Les critères spécifiques de la représentation sociale

4.1.1 L'extensivité

Critère purement quantitatif, nous dirons qu'une représentation est sociale lorsqu'elle est partagée par un ensemble d'individus. Elle est donc collective et manifeste ainsi la présence dans un groupe d'une organisation commune qui permet la définition, la délimitation et la comparaison de ce groupe avec d'autres groupes sociaux. Ce critère nous semble cependant particulièrement faible dans la mesure où il ne permet pas d'appréhender la nature spécifiquement sociale de la représentation.

4.1.2 L'origine et le mode de production de la représentation

Une représentation sociale a pour caractéristique d'être « collectivement produite et engendrée » (Moscovici, 1961, p. 305), elle résulte donc d'une interaction collective dont elle est l'expression. Toute élaboration cognitive dont les éléments et la structure proviennent directement des interactions et de l'organisation d'un groupe social peut donc être qualifiée de sociale, sans pour autant que l'importance de la dimension individuelle en soit remise en cause. Mais à travers des modulations individuelles, cette représentation manifeste par exemple les normes, les stéréotypes, les préjugés d'une collectivité.

II est bien évident dès lors qu'une représentation sera d'autant plus socialisée que son objet met en cause des dimensions situées et valuées socialement. Quand Kaës (1968) étudie la représentation de la culture par exemple, la nature même de l'objet représenté, son évidente imprégnation de connotations idéologiques, définissent bien une représentation dont la dimension sociale ne peut qu'être dominante. Lorsque par contre nous étudions le rôle de la représentation de la tâche dans une situation d'interaction (*cf.* Abric, 1970), l'objet de la représentation ne nous permet pas, en lui-même, d'y voir une dimension sociale. C'est, dès lors, l'analyse de la fonction que joue cette représentation – instrumentale ou sociale ? – qui nous permettra de qualifier ou non cette représentation de sociale.

4.1.3 La fonction sociale de la représentation

Une représentation élaborée par un individu peut avoir un rôle strictement instrumental : la représentation de l'espace urbain étudiée par Pailhous (1971), a pour fonction essentielle dans la population étudiée (les chauffeurs de taxi) le repérage et l'orientation spatiale, permettant un déplacement optimum dans le tissu urbain. Bien que partagée collectivement par tout un groupe ce type de représentation ne nous semble pas être fondamentalement sociale.

Nous qualifierons une représentation de sociale, lorsque sa fonction essentielle sera de contribuer aux processus formateurs et aux processus d'orientation des communications et des comportements sociaux (*cf.* Moscovici, 1961, p. 307). Cette fonction d'élaboration et d'orientation définit le caractère spécifique des représentations sociales. Dès lors, le propre d'une représentation sociale sera de constituer un système cohérent où les dimensions sociales produisent un système cognitif spécifique adapté à la dimension sociale de l'objet.

C'est dans ce cadre que peuvent dès lors se comprendre les processus de la représentation dont nous avons parlé – catégorisation, interprétation, filtrage, par exemple – dont la fonction est bien de maintenir ou de restaurer un équilibre entre la représentation et les éléments de l'environnement. C'est dans cette optique que nous pouvons admettre qu'une représentation sociale est déterminée par la structure sociale dans laquelle elle se développe, et qu'elle reflète l'ancrage de l'individu dans son environnement physique et social. Sa structure interne, la pondération des éléments qui la constituent permettent de connaître ou d'approcher les caractéristiques du groupe auquel elle se réfère. Elle est à la fois signe ou signifiant de la réalité sociale et moyen

d'adaptation et d'intégration à cette réalité. Elle permet aux rapports sociaux de s'y exprimer sous une forme symbolique ou imagée.

Enfin, en utilisant un langage qui lui est propre, qui est cohérent et adapté à la fois à son objet et à la réalité sociale, elle facilite et garantit la possibilité de communication et de compréhension au niveau collectif. Pour le psychosociologue en tout cas l'aspect essentiel de cette fonction permet d'entrevoir une dimension cruciale de sa méthodologie : la première question à se poser, pour comprendre à la fois la nature et le mécanisme de la représentation, est celle de la finalité de cette dernière.